

*tati fastidioso sit occurrendum, placuit potissimum seligere optima ex similiti de eodem Robinsone fabula quam germanicè scripsit Henricus Campe. Hunc igitur auctorem ed lubentius secutus sui, quòd ejus narratio aspersa sit sententiis quibus juvenum animi ad pietatem, constantiam et sobrietatem informetur.* » M. Goffaux, en regardant l'ouvrage de Campe comme un excellent cours de morale mise en action, l'appréciait avec beaucoup de justesse.

Ainsi, ce n'était pas seulement comme instituteur, mais aussi comme auteur de livres estimables que Campe avait été désigné au choix du duc de Brunswick pour remplir les fonctions importantes dont il venait d'être chargé. Il se montra digne de la confiance dont l'honorait son souverain. L'instruction publique, dirigée par un homme dont le zèle répondait à son habileté et à son expérience, fit de rapides progrès dans le duché de Brunswick ; les anciennes écoles furent soumises à de sages réglemens, qui devaient fortifier les études ; de nouveaux établissemens se formèrent pour recevoir de nombreux élèves, et l'activité infatigable de Campe embrassait toutes les parties d'une administration compliquée. Il ne se reposait pas sur d'autres de la surveillance incessante dont ses fonctions lui imposaient le devoir ; il visitait lui-même toutes les écoles, depuis l'établissement fréquenté par les enfans des plus riches familles jusqu'à l'humble classe du village ; il interrogeait les élèves, les encourageait par des récompenses, et, quand il avait remarqué parmi eux quelques enfans dont les dispositions promettaient des talens, il les signalait à la bienveillance du prince, qui s'empressait de leur ouvrir la carrière où ils pouvaient se développer sous l'influence d'une généreuse protection. Un écrivain célèbre de l'Allemagne a dit avec raison, dans une notice consacrée à la mémoire de Campe, qu'il ne lui avait manqué qu'un plus vaste théâtre pour obtenir de plus brillants résultats, et s'élever à une réputation plus éclatante.

Mais, à la fin de l'année 1788, sa santé, qui avait toujours été chancelante, le força de suspendre ses travaux ; les médecins lui conseillèrent de voyager, et il se rendit en France vers le milieu de l'année 1789.

Ce voyage lui avait été conseillé comme une diversion à des occupations pénibles auxquelles Campe se livrait avec une ardeur trop exclusive, avec un dévouement qui excédait ses forces. La France lui offrit le spectacle d'une révolution naissante ; à peine était-il arrivé à Paris qu'il entendit gronder le canon du peuple contre la Bastille, et qu'il vit cette forteresse s'ébranler sous les efforts de l'insurrection. Sans doute les médecins ne promettaient pas l'intérêt d'un aussi terrible spectacle, ni les émotions de scènes aussi saisissantes au voyageur allemand : Campe, témoin de tous les préludes de ce grand mouvement populaire, en subit l'influence. Les cris de liberté qui frappaient son oreille lui inspirèrent un vif enthousiasme pour les principes et pour la cause de la révolution française ; d'ailleurs, elle était encore pure de crimes et d'excès.

Précédé à Paris par sa réputation littéraire, Campe devait en outre à des recommandations puissantes des rapports qui devinrent bientôt très-étroits avec quelques hommes influents du parti qui voulait la réforme des abus et travaillait à l'établissement de la monarchie constitutionnelle. Si parmi ses nouveaux amis il y en eut quelques-uns qui acquirent depuis une célébrité fâcheuse, si tous ne restèrent pas fidèles à leurs sermens, on ne saurait sans injustice faire un crime au voyageur de ces liaisons et de son erreur sur le compte d'hommes qui, à l'époque où il les connut, affichant encore la modération, trompèrent le voyageur par la réserve hypo-